

Thanassis DIMOU

Z CRIME ET MEMOIRE

Juste après la première de Z, une jeune femme qui travaille au Théâtre, une ouvreuse, m'a approché pour me féliciter. Elle ne l'avait jamais fait auparavant, alors qu'on se rencontrait là depuis cinq ans. Ces félicitations n'étaient pas pourtant un éloge personnel. Elle m'a précisément dit : «Je n'avais aucune idée de l'affaire Lambrakis. Et je suis vraiment très émue de votre spectacle. Je suis curieuse d'aller maintenant chercher quelque chose sur cette histoire et le lire. Cette nuit là, j'avais l'âme plus légère et j'ai dormi tranquillement, comme si-j'avais participé à l'accomplissement d'une mission. Mais, vous allez me dire, c'est une mission de l'école de nous faire connaître l'histoire de notre pays. Ou bien le théâtre pourrait-il nous faire découvrir notre histoire? Certainement, une pièce de théâtre n'est pas un livre d'histoire ou une encyclopédie ou un documentaire. Mais, quand une œuvre littéraire est mise en scène - et dans notre cas c'est le Z de V. Vassilikos, un livre qui décrit une page très obscure de l'histoire grecque contemporaine - et cette rencontre de l'œuvre avec le spectateur, c'est l'étincelle de l'émotion qui surgit ; dans ce cas-là nous sommes, je crois, au fond de la mission de théâtre. Et je pense que c'est probablement cela, la réussite du spectacle de E.Théodorou.

J'étais très surpris quand, au début des répétitions, Effi m'a demandé de lire le rôle de Yangos, ce type marginal, ce type dur : le conducteur du camion, l'exécuteur ou plutôt le pion exécutif des brigades paraétatiques de Salonique des années '60. Mais j'ai vite compris que notre travail n'aurait rien à faire avec n'importe quel réalisme. Dans l'étroite «Nouvelle Scène» du Théâtre National nous avons un autre but, un autre pari. Ce qu'un critique de journal d'Athènes, G. Ioannidis, a signalé à ce propos: «Une communauté est en état de description, d'imitation, de réconciliation et d'enseignement en commun. Et elle est en train de le faire devant une autre communauté, une communauté plus grande, en suivant les lignes du temps en arrière, en faisant revivre une époque : en parole,

en attitude, en pose et en verbe. Sans en avoir conscience, les comédiens et les spectateurs participaient à une sorte de séance d'appel aux esprits, une procédure leur permettant de rencontrer leurs morts sans toutefois donner l'impression d'être fous ou ridicules». Un enseignement en commun donc, un rituel. En effet c'était comme si, toutes les heures que nous avons consacrées autour d'une table à discuter des données historiques ou des données de l'enquête, tout en essayant de reconstituer les détails de l'affaire Lambrakis, mais aussi le cadre politique des années '60, toutes les heures que nous avons passées en cherchant autour d'une table étaient transformées telles quelles en spectacle. Ce n'était pas d'ailleurs une seule table longue, l'excellent décor de E. Manidaki ? Une table ou un banc de laboratoire de recherche, ou une table d'anatomie, ou une percussion qui nous donnait le rythme du rituel, mais aussi une rue de Salonique, ou le symbole de la communauté. Et comment allions-nous interpréter nos rôles? Nous allions essayer de jouer à la troisième personne. Qu'est-ce que cela signifie? Nous, les neuf comédiens, comme des animateurs habiles, en utilisant seulement «le masque» d'un simple accessoire: des lunettes de soleil, un chapeau ou rien du tout, nous devons donner la marque d'une personne ou d'une ambiance et en même temps nous devons, en enlevant ce masque, glisser successivement dans le rôle du narrateur. Ce jeu de «se déplacer à l'instant», cette légèreté, a offert au spectacle de l'humour. Ce qui était un risque, un élément bien audacieux, je crois de notre spectacle. Par exemple, une des scènes préférées était celle où l'acteur Nikos Hatjopoulos jouait en même temps l'acteur-narrateur, le personnage du juge d'instruction et le personnage du général interrogé.

Et maintenant, si vous me permettez, je souhaiterais que mon discours devienne plus personnel. Il n'y a pas longtemps que j'ai lu l'excellent livre de Didier Deaninckx: «Meurtres pour mémoire». L'auteur, en écrivant sous la forme d'un roman policier, délivre aussi une page obscure de l'histoire de votre pays: le meurtre des manifestants algériens à Paris en Octobre 1961, sous les ordres du chef de la police Papon, jugé et condamné, même des années plus tard, comme un ex-collaborateur des Allemands pendant

l'Occupation. Dans la préface j'ai lu que, ici en France, vous avez mis ce livre dans l'enseignement. En Grèce aucun livre comme le Z n'est enseigné ou proposé dans nos écoles.

«Ce texte, le Z, est si actuel » disaient les spectateurs en sortant du théâtre! Pour moi, le Z, l'affaire Lambrakis, constitue un moment crucial, entre autres, de notre histoire récente, qui explique quelques aspects de nos malheurs en Grèce d'aujourd'hui. Je m'explique: du moment que les brigades paraétatiques ont été arrêtées sur le fait, quand Lambrakis a été assassiné, la démocratie grecque – celle d'après guerre comme celle d'après la guerre civile – a perdu l'occasion de s'en débarrasser une bonne fois pour toutes. Mais en Grèce on n'a jamais vraiment déraciné ce cancer du corps de notre démocratie. En Grèce qui, pendant l'occupation allemande, avait montré un de plus grands mouvements de résistance en Europe, les collabos non seulement n'étaient pas punis, mais ils étaient utilisés par l'état comme des alliés contre les communistes, pendant la sanglante guerre civile juste après la libération, et plus tard durant la guerre froide des années '50-'60. Juste après l'assassinat de Lambrakis, le premier ministre K. Karamanlis s'est effondré en criant: « Mais qui, en fait, dirige ce pays? ». Les brigades paraétatiques que les gouvernements grecs avaient utilisées comme un moyen de répression avaient fonctionné sans contrôle. De l'autre côté, le Centre et la Gauche, en cherchant leur propre petit bénéfice, ont utilisé l'affaire Lambrakis pour faire tomber le gouvernement de la Droite, alors qu'au procès qui a suivi, ils ont montré de l'indifférence. Juste quelques années plus tard, en 1967, ces brigades non punies, deviendront « l'Etat » sous les traits de la dictature des colonels, qui va conduire la Grèce des années en arrière. Dans un pays qui ne s'est jamais occupé de ses blessures ouvertes, qui n'a pas eu un regard et une vraie pensée critique face à son histoire, est-ce qu'il n'est pas vraiment étrange que quelques - uns aient eu les oreilles bien ouvertes aux effrayantes voix de la haine? Les petits fils de Yangos et Varonas sont parmi nous, puisque leurs grands pères et les autres monstres de la pinacothèque de Z, étant donné qu'ils n'ont jamais été enterrés, sont devenus les vampires d'aujourd'hui. Ces personnages, comme Vagos et Yosmas de la pièce, on les trouve aussi dans la Grèce

d'aujourd'hui - cette Grèce ruinée, ce pays dont la politique et la société se sont écroulées - et ces «personnages» sont des députés au Parlement grec et exercent un attrait aux yeux de quelques adolescents de 15 ans. Je serais très fier que nous ayons réussi à fournir un équipement de réflexion à la conscience d'un jeune insoupçonné qui aurait vu par hasard notre spectacle. Celui qui connaît l'affaire Lambrakis ou l'Holocauste provoqué par les Nazis, même s'il a faim, même s'il est sans travail, désespéré et en colère, ce jeune ne peut pas pour autant être attiré par « le Monstre». D'ici, de cette ville au cœur de l'Europe, j'exprime mon angoisse de voir « le Monstre» s'agrandir chez nous, en Europe.

Est-ce que l'Europe , aussi, a déjà oublié? Est-ce que c'est le moment pour l'Europe de préciser de nouveau ses valeurs qui remontent jusqu' au siècle des Lumières? Pour ces mêmes valeurs, le protagoniste de l'histoire de Z a donné sa vie.